

MARIE COLOT

NANCY GUILBERT

DEUX
SECONDES
EN
MOINS

DEUX SECONDES EN MOINS

Marie Colot
Nancy Guilbert



Igor

IL NE ME REGARDE PAS. Il n'ose plus. Parce que c'est de sa faute. Des côtes, ça se répare. Un visage, jamais. La psy avait dit que ma rancune diminuerait avec le temps, qu'elle irait se loger dans un coin de moi où je ne l'entendrais plus. Malgré le beau diplôme encadré dans son bureau, elle s'est trompée. Je ne parviens pas à pardonner. Chaque fois que j'évite un miroir, chaque fois que je croise un regard un peu trop insistant, chaque fois que les autres, sans le faire exprès, me rappellent que je ne suis plus qu'à moitié moi, je lui en veux.

La plupart des gens essaient de ne pas vraiment me regarder, de ne pas me fixer, de cacher leur mouvement de recul derrière un sourire quand ils découvrent mon « mauvais profil ». Ils n'y arrivent pas. Mes cicatrices les intriguent, mes déformations les attirent. « Le pauvre ! Qu'est-ce qu'il s'est passé pour qu'il soit dans un état pareil ? À moins que

ça soit de naissance ? » Ils m'analysent sous toutes les coutures, car ils n'osent rien me demander. Ils ne veulent sans doute pas me blesser et se perdent en bonnes intentions inutiles, jusqu'à ce qu'un détail les trahisse. Faire semblant, ça ne m'aide pas. À chaque seconde, j'ai mal. Au propre et au figuré. Et quand il m'arrive encore de sourire – j'ai perdu pas mal de choses ces derniers mois, mais il me reste un peu d'humour –, ça me lance dans la joue droite. « Plus que » trois séances et ça ira mieux. Ces quelques mots, moi aussi, je fais semblant d'y croire.

Quand il a pu venir jusqu'à ma chambre, à l'hôpital, mon père m'a dit cette phrase qui résonne encore aujourd'hui :

— On l'a échappé belle, hein, fiston ?

Je n'avais plus envie qu'il m'appelle fiston. Plus envie de reconnaître sur son visage les traits que le mien avait perdus. Je n'avais plus envie de discuter avec lui et ma mâchoire n'était plus capable, d'ailleurs, de poursuivre la discussion.

— L'essentiel est que tu sois vivant.

Quand on n'a plus rien pour être heureux, le bonheur se loge apparemment dans les battements du cœur. Ma vie est une peau de chagrin, pleine de cicatrices, de raccommodages, de greffes et de trous. Et il ne me reste qu'un œil pour pleurer. Celui de droite est en service minimum depuis l'accident. Comme moi. Je n'ai plus été au lycée depuis quatre mois. J'ai déserté le Conservatoire. J'ai refusé toutes les propositions de sorties de Bastien et Joachim. J'ai

fui Soline. Elle est venue me voir plusieurs fois à l'hôpital, avec son sourire désolé, sa mère qui tombait sur ses yeux gris et ses ongles flashy. Elle me racontait plein de trucs parce que, pour elle, tout était soi-disant pareil. Elle croyait qu'on en sortirait indemnes et que ce qui compte, c'est la fameuse beauté intérieure dont on ne parle qu'aux gens moches. J'en fais désormais partie. Je pourrais gagner un concours, avec ma pommette en bouillie, ma narine défoncée et mon menton de travers. Ça doit sûrement exister aux USA. Et un vendredi après-midi, j'ai expliqué à Soline que ça ne valait plus la peine de venir, que ses jolies joues rehaussées de rose pâle, elles me rappelaient trop la mienne qui avait disparu. Elle m'a serré la main, puis elle est partie. Elle n'a pas insisté et elle n'est jamais revenue me tenir compagnie devant des jeux télévisés juste bons pour les vieux en maison de retraite.

Je voudrais que mon père comprenne ce que Soline a très bien saisi : s'aimer, maintenant, c'est faire semblant. J'en suis incapable. J'emploie déjà toutes mes forces à m'asseoir devant mon piano. Je m'y suis remis un jour où j'étais seul à la maison, avec Obama qui papotait dans sa cage. C'est lui qui l'a appris à maman : il s'est remis à siffloter les premières notes d'une sonate de Beethoven que je jouais souvent, avant. C'est grâce à ça que ma mère a téléphoné à Fred pour qu'il vienne me donner des cours particuliers. Ça m'a fait un bien fou de le retrouver. Depuis toujours, quand il m'écoute, il ferme les yeux. Alors, ensemble, face au piano, rien n'a vraiment changé.

Rhéa

Annecy, le 22 septembre 2016

Chère Mademoiselle,

Suite au courrier reçu de la part de votre ancien professeur, nous avons l'honneur et le plaisir de vous informer que vous êtes admise au Conservatoire à rayonnement régional pour valider votre dernière année de troisième cycle.

Veillez donc vous présenter le 30 septembre à 15 h pour une entrevue personnalis e avec M. Randal, votre professeur de piano.

Vous serez dans l'obligance de vous munir des partitions que vous avez  tudi es dans votre pr c dent Conservatoire.

Nous vous prions d'agréer, chère Mademoiselle, l'expression de nos félicitations et de nos salutations les meilleures.

Monsieur Randal
Le professeur

Monsieur de Fontayne
Le directeur

Cette lettre, c'est peut-être mon passeport pour ma nouvelle vie. Je n'ai pas touché au clavier depuis ce quinze mai. Est-ce que le Conservatoire va m'aider à me remettre en selle après cette chute sans fin ?

Le piano était ma respiration, mon évasion, c'est en jouant que je pouvais libérer tout ce qui rugissait à l'intérieur de moi.

Mais c'est fini. J'ai abandonné. Plus de quatre mois que je n'ai plus posé mes doigts sur un clavier. Ça ne pardonne pas, en dixième année. Je suis larguée, fichue.

La seule chose qui me relie à ma nouvelle vie, c'est ce carnet noir à lignes rouges où je gratte furieusement mes impressions, comme si mes blessures intérieures pouvaient s'y noyer. J'ai passé plus d'une heure à le chercher dans une librairie la semaine dernière. Je voulais qu'il ressemble à l'état de mon cœur.

Noir du désespoir et lignes de sang vermeil.

Pourquoi ?

« Toi et moi, c'est pour toujours », ce n'est pas ce que tu disais ? Et j'y croyais, dur comme fer, à ces belles promesses.

Mais je ne suis plus qu'une enveloppe vide de toute substance, la tête pleine de toi. À vrai dire, je ne pense à rien d'autre qu'aux morceaux que tu aimais écouter. Si tu me voyais, là, à me persuader que tout ça n'est qu'un cauchemar... Oh, j'aimerais tellement que tu sois là demain, avec ton sourire à la Dylan O'Brien et tes blagues à deux balles.

Pourquoi ?

Je ne sais plus à qui parler, alors s'il te plaît, arrête. Arrête tout ça. Arrive sans prévenir dans ma chambre, que tout soit comme avant.

Pourquoi ?

Tu vois cette lettre du Conservatoire ? Toute lisse, posée et si conventionnelle ?

Ce n'est pas la peine d'y penser. À quoi bon, si je n'ai plus personne pour qui jouer ?

C'est vrai.

Qui se moquera de moi parce que je ferme les yeux et me balance pour mieux sentir la musique vibrer dans mon corps ?

Qui m'enlacera pour me rassurer parce que je pique une crise d'angoisse de peur d'échouer à l'examen ?

Qui m'aidera à choisir ma tenue ?

Qui m'attendra à la sortie avec un énorme bouquet de roses pour me féliciter, même quand j'aurai joué comme un pied ?

Pourquoi ?

Je ne suis qu'une égoïste, n'est-ce pas ?

Parle-moi de toi, Alex. Dis-moi ce que tu ressens, là, tout de suite, sur ton petit nuage. Soulagement ? Regret ?

Parfois, quand ça allait mal entre nous, je te disais que je ne t'aimais plus, que ce serait mieux qu'on s'éloigne un peu pour respirer. Mais ce n'était pas vrai. Bien sûr que ce n'était pas vrai.

Je t'ai toujours aimé, toujours.

Igor

FRED, JE LE CONNAIS depuis que je suis petit. C'est un ami de ma mère. Ils ont étudié ensemble au Conservatoire, ils étaient comme les deux doigts de la main jusqu'à ce qu'ils prennent des voies opposées. Quand elle a rencontré mon père, ma mère a délaissé son violon, puis elle est tombée enceinte au cours des premiers mois de leur histoire, et ses doigts ont troqué l'archet contre les couches culottes. Pendant ce temps, Fred taillait son chemin de grand pianiste, les mains courant sur le clavier de son piano. Il a joué quelques années avec un orchestre, a voyagé un peu partout en Europe et en Asie, jusqu'à trouver son âme sœur au premier rang d'une belle salle de concert parisienne. Il a abandonné les tournées pour rester auprès d'elle, en compagnie des notes de musique, évidemment. Il enseigne au Conservatoire depuis huit ans et, s'il n'y avait pas eu l'accident, il aurait été mon prof de troisième cycle cette année.

À la place, depuis début septembre, il vient me donner une leçon trois fois par semaine. Il paraît que j'ai du talent. Et il faut éviter que je perde la main puisque j'ai déjà perdu la face. Fred m'aide à persévérer, malgré tout. Il me répète que « ça va passer », que quand ça ne va pas, il suffit de respirer, comme avant d'entamer la *Toccata* de Bach au piano. Je n'ose pas l'envoyer se faire voir avec ses bons conseils. Lui, il sait de quoi il parle : Hua est décédée il y a six ans, mais il est toujours là, avec son air confiant, sa barbe de trois jours, ses doigts longs et nets, sa veste en velours et son jean délavé dont s'échappe souvent un bout de chemise. Il n'a jamais arrêté de jouer, même si elle n'était plus là pour l'écouter. Il était au piano à son enterrement, et il m'a dit souvent que ça l'avait sauvé de cette maudite journée d'adieu, que les notes de musique avaient apporté de la lumière dans sa maison où il broyait du noir depuis le départ de sa femme.

« Fourrer le nez dans le clavier, ça permet de garder la tête hors de l'eau ! »

Quand ma mère lui a demandé de m'aider à rattraper le niveau, il n'a pas hésité. Dès le lendemain, il est passé à la maison avant d'aller au Conservatoire. Il n'a pas prétendu que c'était sur son chemin et qu'il était là par hasard – il ne vient jamais chez nous sans une très bonne raison. Il m'a juste lancé un clin d'œil avant de m'avouer qu'il était là pour le piano.

— Ta mère m’a téléphoné hier. Elle est si heureuse que tu rejoyes. Et moi aussi.

Obama a acquiescé dans sa cage et a salué Fred par son éternel « *Hi Fred ! Hi everybody ! Yes, we can !!!* » On a ri et on est montés. Sans un mot, je l’ai laissé s’installer sur la banquette de mon Steinway & Sons, un cadeau d’anniversaire inoubliable, censé favoriser un apprentissage optimal. Il brille au milieu du petit salon, où j’ai passé tant d’heures à balader mes mains sur ses touches.

« On s’est saignés pour te le payer, fiston. »

Mon père mesure les choses sur la base du prix que ça a coûté. Il a vidé son compte en banque pour m’offrir du haut de gamme. Des euros, il continue d’ailleurs à en allonger un paquet pour ma reconstruction faciale. Il essaie de rattraper comme il peut les deux secondes d’inattention qui ont bousillé ma vie.

Fred a ouvert mon piano pour effleurer le clavier. Il m’a regardé dans les yeux, sans ciller, et il s’est levé pour me laisser la place. Il s’est assis, jambes croisées, dans le fauteuil juste à côté. Celui où ma mère s’installait avant, avec son stylo rouge et plus de copies que je n’ai jamais eu de partitions. Elle aimait corriger les disserts en m’écouter répéter. Maintenant, elle les lit sur la table de la salle à manger avec la télé pour fond sonore.

— Ta collection devient vraiment impressionnante !

Fred a désigné l'étagère où s'alignent mes mangas, classés par ordre alphabétique d'auteur. J'avale ces bouquins plus facilement que la viande hachée que j'ai encore du mal à manger, malgré les dizaines de rafistolages de ma mâchoire. Il y a quelques semaines, je croyais que je boufferais liquide pour le restant de ma vie. Comme un petit vieux ou un bébé baveux.

— J'en lis beaucoup. Ça m'occupe.

Soline aimait ces héros en noir et blanc qui survivent aux pires batailles. C'est elle qui m'avait apporté le premier tome de *Monster* à l'hôpital parce que c'était trop cool soi-disant. Quinze jours plus tard, j'avais lu les dix-sept autres, et elle ne le saura jamais.

Je suis resté debout, à côté du piano.

— Je préférerais que ce soit toi qui joues.

— Avec plaisir.

Fred n'a pas sorti ses partitions. Il a posé ses paumes sur ses cuisses, attendu le moment parfait pour démarrer, celui où, suspendu à ses doigts, j'épie la seconde où le silence s'efface derrière les premières notes. Dès que Fred a entamé son morceau, Obama a réagi. Il connaissait cet air par cœur. Je l'avais répété pendant des heures pour l'examen de fin d'année que je n'avais pas pu passer. Satie, mon préféré.

*- Vas-y, joue quelque chose. Ce que tu veux,
ce que tu aimes, ce qui t'emporte!*

Depuis qu'un accident de voiture l'a complètement défiguré, Igor se mure dans le silence. Sa rancune envers son père, responsable de l'accident, est immense, comme sa solitude.

Rhéa sombre dans le chagrin après le suicide de son petit ami. Encore sous le choc, elle ne sait plus à qui ni à quoi se raccrocher dans la ville où elle vient d'emménager.

Pour l'un et l'autre, tout s'est joué à deux secondes. Deux secondes qui auraient pu tout changer...

Et pourtant, Igor et Rhéa reprennent jour après jour goût à la vie en se raccrochant à la musique.

Une fantaisie de Schubert et un professeur de piano pas comme les autres vont les réunir et les mener sur un chemin inespéré.

Un roman bouleversant, où un perroquet, le « thé des Sages », l'amitié et les mots apportent une douceur salutaire.



14,90 €



facebook.com/M.les.romans